



Hélène Bocard et Jean-Philippe Garric (dir.)

Architectes et photographes au XIX^e siècle

Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

La restauration du Gros-Horloge de Rouen (1889-1893) par Louis Charles Sauvageot

Un chantier à l'épreuve de la photographie

Sophie Nasi

DOI : 10.4000/books.inha.7127

Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Lieu d'édition : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Année d'édition : 2016

Date de mise en ligne : 5 décembre 2017

Collection : Actes de colloques

ISBN électronique : 9782917902622



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

NASI, Sophie. *La restauration du Gros-Horloge de Rouen (1889-1893) par Louis Charles Sauvageot : Un chantier à l'épreuve de la photographie* In : *Architectes et photographes au XIX^e siècle* [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2016 (généré le 18 décembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/7127>>. ISBN : 9782917902622. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.inha.7127>.

Ce document a été généré automatiquement le 18 décembre 2020.

La restauration du Gros-Horloge de Rouen (1889-1893) par Louis Charles Sauvageot

Un chantier à l'épreuve de la photographie

Sophie Nasi

- ¹ « Le Gros-Horloge est l'un des monuments rouennais les plus curieux et à de multiples points de vue », écrivait Jules Adeline en 1894, résumant ainsi la difficulté de définir un ensemble stylistiquement hétérogène et pourtant constitué d'éléments étroitement liés historiquement et matériellement¹. Situés au cœur du vieux Rouen, un arc et un pavillon Renaissance construits entre le ^{XIV}^e et le ^{XVIII}^e siècles, constituent le Gros-Horloge proprement dit, auxquelles se sont ajoutées une loggia à étages et une fontaine d'angle, le tout groupé autour du beffroi municipal proche de l'ancien hôtel de ville.



Fig. 1 : Vue du Gros-Horloge après restauration (face ouest), photographie, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, album Durand

- 2 Dans les années 1820, la réputation du Gros-Horloge dépassait les frontières de la France. Tandis que la ville était livrée aux « démolisseurs » désireux de faire disparaître les rues tortueuses et les vieux logis en pans de bois, les voyageurs et les artistes se pressaient autour de cet ensemble dissymétrique, patiné par le temps et si pittoresque. Un dessin de Bonington exécuté en 1824 et immédiatement reproduit et diffusé par la gravure d'Engelmann en reste le témoignage le plus précoce et le plus célèbre. Sous la Monarchie de Juillet, la Renaissance est remise au goût du jour ; aussi les architectes et les archéologues ne manquèrent-ils pas de s'intéresser à l'arc sculpté de Rouen². En 1862 le pavillon et sa boutique étaient classés sur la liste des monuments historiques. Puis, en 1889, vint le tour de la fontaine datée du XVIII^e siècle.
- 3 Dans l'esprit des Rouennais, le monument occupait une place toute particulière : il était d'autant plus précieux à leurs yeux qu'il était étroitement lié à l'histoire politique de la ville et à ses libertés municipales. Lorsque la mairie entreprit sa restauration en 1889, les enjeux étaient de taille et divers car, si les élus locaux voyaient dans cette opération un acte politique destiné à valoriser l'emblème des libertés communales, il s'agissait pour la commission des Monuments historiques de rendre son éclat à l'un des monuments majeurs de la Renaissance. De ce point de vue, le choix du maître d'œuvre est révélateur puisqu'à cette date, Louis Sauvageot (1842-1908)³ était considéré comme l'un des spécialistes de la Renaissance en Normandie⁴ et comme l'un des meilleurs praticiens parmi ceux attachés au service des Monuments historiques. De fait, celui-ci s'efforça de mener à bien ce chantier suivant une rigueur toute scientifique.

Au cœur de l'histoire communale

- 4 Le site du Gros-Horloge s'organise autour du beffroi situé à l'angle de la rue des Vergetiers et de la rue du Gros-Horloge, face à l'ancien hôtel de ville abandonné à la Révolution⁵. Ce bâtiment inachevé, projeté au XVII^e siècle par Jacques II Gabriel,

remplaçait déjà un édifice municipal plus ancien. Il était relié à la tour du beffroi par un corps de passage construit au-dessus de la rue pendant la première moitié du XVI^e siècle, constitué d'une arche richement ornée et surmontée d'un pavillon en pans de bois. C'est là que prenaient place les cadrans de l'horloge. Au pied du beffroi, une fontaine était venue occuper l'angle rentrant formé par la boutique et la tour.

- 5 Le beffroi avait été au Moyen Âge l'emblème de la puissance de la Commune dans les villes où les bourgeois se gouvernaient eux-mêmes. Rouen se flattait d'avoir obtenu en premier ce privilège et les historiens locaux prétendaient que, dès le XII^e siècle, un premier édifice s'élevait, signe matériel de son affranchissement. Ses cloches rivalisaient avec celles des églises : la Cache-Ribaud sonnait le couvre-feu tandis que la Rouvel appelait les Rouennais aux assemblées et signalait les dangers. À la suite de la révolte de 1382 dite de la Harelle, le roi Charles VI abolit la Commune et fit démolir ce beffroi primitif. Vers 1390, l'architecte Jehan Ier de Bayeux édifia l'actuelle tour à l'emplacement même de la précédente pour célébrer l'indépendance retrouvée de la ville. C'est là que furent installés les mécanismes de l'horloge. On adossa les premiers cadrans aux murailles de la Porte Massacre. Moins d'un siècle plus tard, celle-ci fut démolie et elle fit place à l'actuelle arche en anse de panier construite entre 1525 et 1527. Sur l'intrados de la voûte, un décor devenu célèbre fut sculpté, figurant l'agneau des armes de Rouen dans une représentation du Bon Pasteur⁶.
- 6 La disparition de la porte Massacre avait mis à nu la façade nord du beffroi située entre la nouvelle arche et la fontaine du Massacre établie en 1457 pour distribuer les eaux de la source Gaalor. Pour combler cet espace vide, on construisit une étroite tourelle dont l'escalier donnait accès au premier étage de l'arche où avaient été placés les mécanismes de l'horloge. Une petite boutique lui fut accolée à laquelle l'ajout de deux étages supplémentaires en 1623 valut le nom de loggia. Enfin, l'architecte Defrance édifia en 1732 la fontaine dite d'Alphée et d'Aréthuse (selon *Les Métamorphoses* d'Ovide) pour remplacer celle du XV^e siècle⁷.
- 7 Telle est, brièvement évoquée, l'histoire complexe des éléments qui forment le Gros-Horloge, une histoire hautement symbolique aux yeux des Rouennais et que n'ont pas manqué de souligner les historiens locaux successifs⁸. Ce qui unit cet ensemble de constructions hétérogènes, c'est la commande par la municipalité rouennaise. Dans une ville où le siège de l'administration a plusieurs fois été déplacé, le site illustre la pérennité de l'histoire urbaine et constitue une expression forte et rassurante de la stabilité des institutions communales. Bien que les éléments aient tous été construits après la perte de l'autonomie municipale de 1382, ils sont situés en lieu et place d'édifices plus anciens dont ils apparaissent comme les héritiers directs. Ils constituent donc un témoignage du glorieux passé rouennais. On comprend alors pourquoi tandis que les archéologues et les architectes des années 1880-1900 s'intéressaient plus spécifiquement au pavillon Renaissance et à son arche, les érudits locaux se consacraient d'une part à l'étude du beffroi et de ses cloches et d'autre part, à celle de l'horloge et des cadrans⁹.

Les enjeux d'une restauration

- 8 La disposition générale du Gros-Horloge à la fin du XIX^e siècle correspondait à peu près à celle qui est reproduite par Aubin-Louis Millin dans l'article XXX des *Antiquités Nationales*¹⁰. Mais le monument avait perdu une grande partie de son lustre et dès 1864,

deux ans après le classement, Eustache de La Quérière faisait appel à la sollicitude de la commune¹¹. Il fallut pourtant attendre la fin des années 1870 pour que les élus manifestent l'intention de restaurer le Gros-Horloge. Mais tout au plus s'agissait-il alors de rendre sa fonction technique à l'édifice par la remise en marche du système d'horloge des cadrans. Le conseiller municipal Ernest Fauquet attira sans résultat l'attention de ses collègues du conseil municipal sur l'état de l'édifice en mai 1877, puis à nouveau en 1888. Suite au vœu émis en novembre 1886 par la commission départementale des Antiquités de voir les cadrans retrouver leur usage, l'horloger municipal, Robert Louis Hainaut, fut chargé de rédiger un rapport sur la question¹². À partir des observations formulées par celui-ci, l'architecte de la ville Jules Touzet dressa un projet de restauration des dits cadrans en mars 1887¹³. La Société des Amis des monuments rouennais, consultée pour donner son avis sur cette question, suggéra la première d'élargir le projet à la restauration de l'ensemble du monument¹⁴. Les études furent alors poursuivies en ce sens, d'autant qu'en octobre 1888, Touzet signalait l'état de dégradation inquiétant de la voûte et des façades du pavillon qu'on avait pu constater lors de l'estampage des sculptures destinées aux collections du musée du Trocadéro.

- 9 Le conseil municipal prit alors les choses en main et au début de l'année 1889 une commission consultative chargée d'étudier plus précisément la question fut nommée¹⁵. Le rapport en date du 2 février 1889 concluait à la nécessité d'effectuer immédiatement les travaux indispensables à la conservation du monument et proposait également de rendre au Gros-Horloge son caractère primitif, en reconstituant certaines parties disparues offrant un intérêt archéologique et artistique. Afin d'accélérer le processus, Louis Ricard intervint personnellement auprès de la direction des Beaux-arts, demandant un secours en vue « d'assurer la conservation d'un des plus anciens et des plus remarquables monuments de la Ville de Rouen : le monument de nos libertés communales, Le Gros-Horloge »¹⁶. Usant de son influence auprès des divers acteurs du ministère tout au long de l'année 1889, cet ancien maire de Rouen, entré à la Chambre des députés aux côtés de la gauche républicaine progressiste en 1886, obtint rapidement l'assurance d'une subvention ministérielle¹⁷.
- 10 Le 25 février 1889, l'architecte Louis Sauvageot était désigné comme maître d'œuvre du chantier, un choix propre à satisfaire les partis en présence. Aux yeux de la commission des Monuments historiques sa nomination était une garantie de réussite dans une entreprise de restauration qui s'avérait délicate. En outre, en un temps où le recrutement d'architectes locaux avait la faveur de l'opinion publique, le choix de Sauvageot fit l'unanimité au sein du conseil municipal. En effet, l'homme avait dirigé, entre 1871 et 1882, le bureau d'architecture de Rouen. Son nom restait attaché à la politique de grands travaux qui avait largement contribué à modifier l'aspect de la ville conformément aux nécessités de la vie moderne¹⁸. Il évoquait également un certain nombre de constructions nouvelles comme l'église Saint-Hilaire (1874-1878), le musée-bibliothèque (1876-1891) et le théâtre des Arts (1876-1882). Nommé Architecte du gouvernement en 1882, Sauvageot consacra dès lors l'essentiel de sa carrière à la restauration, gravissant un à un les échelons du service des Monuments historiques et du service des Édifices diocésains¹⁹. Parfaitement inséré dans les réseaux locaux, il mit à profit les liens tissés durant ses années rouennaises. Ainsi, c'est sur la proposition de son prédécesseur Desmarest que la direction des Cultes lui avait confié le diocèse de Rouen en 1881. Fort de son expérience, il était en 1889 une personnalité respectée dans

le domaine : d'où sa présence au sein de la commission consultative nommée par le conseil municipal pour étudier l'état du Gros-Horloge.

Une restauration symbolique et consensuelle

- 11 Louis Sauvageot remit son rapport à la commission des Monuments historiques dès le 15 novembre 1889. Celui-ci fut adopté dans son ensemble le 7 février 1890. Fin avril, la dépense évaluée à plus de 58 000 francs était répartie entre les intervenants²⁰. Les négociations se déroulèrent dans un climat harmonieux et le projet ne donna lieu à aucun débat particulier. De même, le choix des entreprises qui allaient collaborer à la restauration du Gros-Horloge, rassurait le ministère attaché à la compétence des entrepreneurs et le conseil municipal soucieux de fournir du travail aux artisans locaux. En août 1890, les adjudications des principaux lots eurent lieu²¹. Le Rouennais Henri Gosselin, proche collaborateur de Sauvageot, fut nommé inspecteur des travaux²².
- 12 Suivant la vision convenue du XIX^e siècle, l'intérêt des édifices Renaissance résidait avant tout dans le traitement des détails d'ornementation tandis que l'on voyait souvent des défauts dans la composition générale des bâtiments. Sauvageot n'échappait pas à la règle :
« Par l'originalité et la liberté de la composition, le beau caractère accentué et la richesse exubérante de la sculpture, le Gros Horloge constitue incontestablement un splendide exemple de l'architecture décorative de l'époque de la Renaissance. Il montre, en outre, avec ses deux énormes cadrans, le plus important spécimen, croyons-nous, de plomberie d'art du XVI^e siècle conservé dans notre pays²³. »
- 13 Mais l'architecte respecta la dissymétrie de l'édifice et opta pour une reprise générale du bâtiment qui enjambe la rue, de la boutique et de sa loggia²⁴. Il avait prévu également les réparations nécessaires à la tour du beffroi contenant l'horloge et la sonnerie, bien que celle-ci ne fût pas classée, ce dont personne ne s'étonna. En revanche, la fontaine du XVIII^e siècle dont Sauvageot reconnaissait certes le mérite artistique, fut laissée en état²⁵. Le gardien du beffroi et sa famille logeaient dans le pavillon même de l'horloge qui avait subi diverses modifications dénaturant l'intérieur de l'édifice. Plusieurs fenêtres informes percées dans la façade furent bouchées et un plancher intermédiaire installé à mi-hauteur du cadran fut supprimé.
- 14 En dehors de ces travaux confortatifs, l'architecte proposa également toute une série de restitutions. Elles étaient censées, selon l'inspecteur général des Monuments historiques Selmersheim, remettre l'édifice dans son « état primitif²⁶ ». Pour le conseil municipal, elles devaient lui rendre « sa première splendeur²⁷ ». Autant de nuances de vocabulaire qui rappellent les formules ambiguës utilisées par Viollet-le-Duc dans son projet pour Notre-Dame de Paris. Les découvertes archéologiques allaient apporter leur caution à ces travaux que l'urgence ne pouvait justifier. Sauvageot obtint de la commission l'autorisation d'établir des échafaudages sur le monument afin d'étudier la structure, dont on ignorait tout, ainsi que les restes de la décoration peinte et sculptée du bâtiment de l'horloge. Il put constater que le pavillon au-dessus de l'arche en pierre était en fait composé de pans de bois dont une partie était recouverte par la plomberie des cadrans et le surplus par du plâtre décoré de pilastres, de frises et de corniches, moulés et appliqués sur cet enduit. Il releva également de nombreuses traces de peinture et de dorure sur les diverses parties de l'édifice.

- 15 Le caractère exceptionnel de l'intervention était dès lors justifié. Sauvageot allait s'employer à faire du Gros-Horloge un spécimen de l'architecture de la Renaissance selon la conception du XIX^e siècle. L'organisation générale de la décoration en plâtre du pavillon était encore perceptible et s'organisait autour de deux étages de pilastres et de contre-pilastres, ornés de balustres et d'arabesques et reliés par des entablements ornés de frises. Les détails subsistaient en assez grand nombre et une étude méticuleuse des édifices civils rouennais datant de la Renaissance, qui offrait le même type d'ordonnance, allait permettre à l'architecte de recréer ce décor²⁸. Les contre-pilastres en pierre ornés de balustres de l'hôtel de Romé, contemporain du Gros-Horloge, étaient pratiquement similaires à ceux retrouvés à l'étage supérieur du pavillon²⁹. Ils servirent de modèle pour compléter les parties disparues et ce, malgré la différence de matériau³⁰. Les parties en plomb de l'horloge furent également restaurées et le maître d'œuvre reprit la disposition d'ensemble grâce aux vestiges de la façade est en meilleur état de conservation que celle de l'ouest. Dès lors, il ne restait plus qu'à rendre au pavillon ses couleurs primitives. Les restes étaient suffisamment nombreux pour éviter toute interprétation dans la restauration : « Les cadrans étaient d'azur avec chiffres dorés, les nuages d'un blanc grisâtre semé d'étoiles d'or ; les fonds des frises et des pilastres d'un ton vert, sauf les disques et moutons, se détachaient sur du vermillon ; les moulures de l'entablement, les ornements et feuillages étaient dorés³¹. » Enfin, Sauvageot fit appliquer une patine pour atténuer l'éclat et la brillance des nouvelles couleurs et simuler déjà un certain vieillissement³².
- 16 La restauration devait également permettre d'apporter quelques améliorations au mécanisme de l'horloge, selon le vœu de la municipalité rouennaise. Le devis prévoyait le rétablissement du dispositif du cadran astronomique comprenant les phases lunaires, l'indication de l'heure et ce que l'on appelait alors les roues du zodiaque. Après s'être assuré que l'ensemble était encore en état de marche, cette opération aurait dû se réduire à une affaire d'horloger. Or, une fois encore, des découvertes archéologiques vinrent modifier l'état des connaissances et justifier de nouveaux travaux. En effet, le petit orifice ménagé dans la partie basse de chaque cadran s'ouvrait sur un disque supportant des bas-reliefs dont on pensait à tort qu'ils représentaient les mois de l'année. Le mouvement était bloqué. Mais lorsque les roues furent dégagées, l'architecte comprit que les bas-reliefs se référaient en fait aux jours de la semaine, figurés sous la forme de représentations des dieux³³. Malgré les altérations subies par les deux roues, Sauvageot parvint à reconstituer cet ensemble en plomb doré et ciselé.
- 17 Les campagnes de restauration des édifices du Moyen Âge et de la Renaissance dans la seconde moitié du XIX^e siècle faisaient « une large part au décor des toits³⁴ » ; elles contribuèrent à la diffusion d'un goût pour la décoration métallique dans la construction contemporaine. La mise en œuvre d'une nouvelle toiture sur le Gros-Horloge s'inscrit dans ce contexte. Certains travaux effectués en 1819 avaient modifié l'aspect du monument. La crête et les épis de faîtage notamment avaient été déposés puis remplacés par deux boules. Sauvageot décida de revenir à l'état précédent à partir des modèles fournis par la gravure de Millin et la description faite par Eustache de La Quérière qui affirmait avoir vu la toiture avant sa destruction. L'ardoise du comble du pavillon fut remplacée par une couverture en plomb et les décors des deux petites lucarnes furent rétablis. Pour autant, les sources précédemment évoquées ne constituèrent pas une contrainte pour l'architecte qui imagina un couronnement de style Renaissance, mais remis au goût du jour. Selon Eustache de La Quérière, « le

comble de l'arcade du Gros-Horloge était décoré d'une crête accompagnée de deux épis au sommet desquels on voyait la représentation du soleil et de la lune. Au centre de la crête, il existait un troisième épi portant les armes de la ville³⁵ ». L'œuvre de Sauvageot reprenait ce principe de composition mais offrait un aspect plus grandiose que l'original : les deux épis latéraux mesuraient 3,50 m de hauteur. Elle matérialisait également le souvenir des décors en plomb dont Rouen était riche au début du siècle et qui avaient pratiquement tous disparu. L'exécution de cet ensemble fut confiée aux ateliers Monduit, alors considérés dans ce domaine comme le « leader incontesté³⁶ ».

L'album Durand

- 18 Dès le premier devis remis en novembre 1889, une somme de près de 950 francs était prévue par l'architecte pour financer la campagne photographique qui devait accompagner la restauration des bas-reliefs en plomb doré et ciselé des cadrans astronomiques³⁷. Au vu de l'état de dégradation de ces décors, Sauvageot souhaitait faire photographier les différentes scènes et confronter les vestiges encore en place sur chacun des cadrans, afin de recréer les parties manquantes dans leurs formes et couleurs³⁸. Il précise d'ailleurs dans son devis qu'il a besoin de vues « à une assez grande échelle pour pouvoir y noter toutes les indications actuelles de la décoration peinte et dorées (sic)³⁹ ». Or, la campagne photographique prit une ampleur bien différente avec l'avancement du chantier, ce que confirme le décompte des travaux déposé à la fin de l'année 1892. En effet, c'est finalement un ensemble de clichés beaucoup plus vaste qui fut réalisé, non seulement des scènes des deux roues du zodiaque, mais plus globalement, des vues illustrant l'état avant et après la restauration et permettant de suivre le chantier dans ses différentes phases.



Fig. 2 : Le cadran de l'horloge avant restauration (détail), photographie, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, album Durand.



Fig. 3 : Le cadran de l'horloge après restauration (détail), photographie, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, album Durand.

- 19 Les circonstances ayant amené Sauvageot à modifier son dessein premier, simplement utilitaire, et à utiliser la photographie comme outil documentaire, témoin de son travail, restent floues.
- 20 L'album photographique (appelé « Album Durand » du nom de son auteur), déposé au service des Monuments historiques, se compose de 28 tirages mesurant 30 cm sur 40 cm, ayant servi aux études générales de la restauration du monument⁴⁰. Il est complété par un second jeu d'épreuves montrant les scènes des roues du zodiaque et utilisé pour la notation des traces des anciennes colorations. L'ensemble est l'œuvre de Jean Eugène Durand (1845-1929), sous-chef de bureau aux Monuments historiques et photographe attaché au même service, qui couvrit l'ensemble du territoire entre 1876 et 1917 pour enrichir le fonds photographique du ministère. Il existe également un second album conservé par les descendants de l'architecte, qui regroupe les mêmes vues à taille plus réduite, ainsi que quelques épreuves montrant Sauvageot ou encore le maître-feronnier Ferdinand Marrou, prenant la pose devant les nouveaux décors en plomb du cadran. Autant d'images plus intimes qui témoignent de l'humeur d'un chantier et lui donnent vie.
- 21 À défaut de pouvoir préciser le calendrier des prises de vue, il est certain que le photographe s'est rendu à plusieurs reprises à Rouen, deux voire peut-être trois fois : avant le début des travaux pour prendre des photographies d'ensemble et de détails des cadrans (couronnement, moulures en plomb et en plâtre, bas-reliefs en plomb), puis au moment de la pose des nouveaux décors.



Fig. 4 : Le cadran de l'horloge après restauration (détail de la partie basse), photographie, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, album Durand.

- 22 Le chantier ayant débuté en mai 1890 par le gros œuvre, il se poursuivit avec la restauration des anciens plombs et autres ornements de l'horloge sur place à partir de l'été 1891. La reprise des cadrans se prolongea ensuite jusqu'à la fin de l'été 1892 et celle des bas-reliefs jusqu'en juin 1893, ce qui laisse à penser que Durand a pu revenir une ou deux fois durant cette période. On voit notamment sur les images après restauration que les clichés ont été pris après la dorure des décors mais avant les ouvrages de peinture décorative.



Fig. 5 : Le couronnement du cadran de l'horloge avant restauration, photographie, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, album Durand.

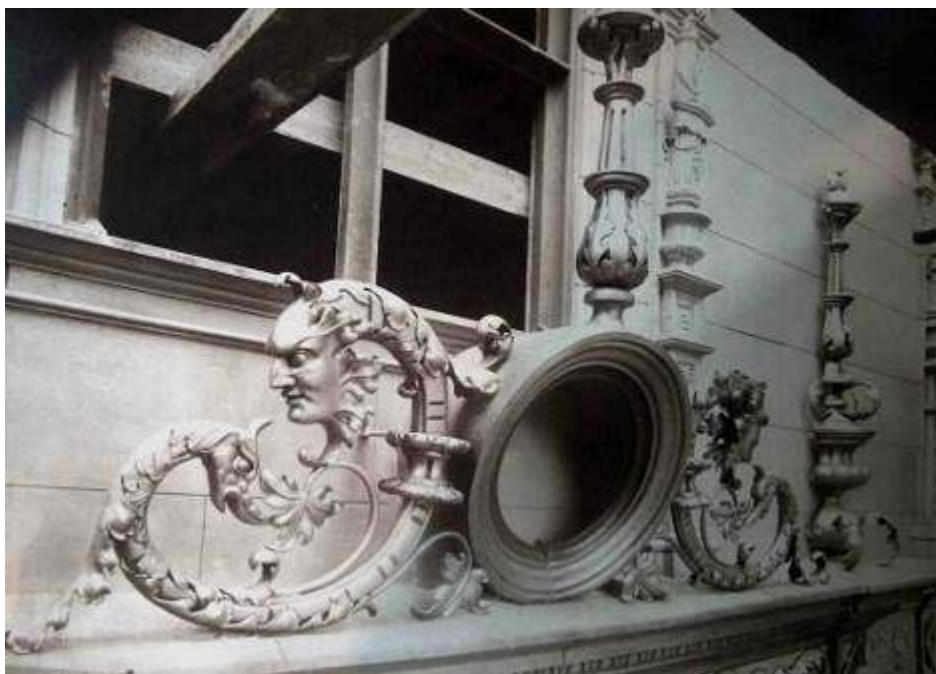


Fig. 6 : Le couronnement du cadran de l'horloge après restauration, photographie, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, album Durand.

- 23 L'album réalisé par Durand témoigne de la démarche et des objectifs poursuivis par l'architecte évoqués précédemment, c'est-à-dire de la reprise et de la mise en valeur des détails d'ornementation. De fait, c'est bien sûr la partie décorative et les cadrans que se concentra la campagne photographique. Sur l'ensemble des clichés, quatre seulement nous montrent des vues d'ensemble du monument avant et après restauration. Celles-ci sont prises de chaque côté (depuis la rue ou bien en étage dans un immeuble), d'angle ou de face. Concernant les opérations de reprise générale du bâtiment à cheval sur la rue, de la boutique et de sa loggia, aucune étape n'est visuellement documentée, bien que d'importants aménagements aient été effectués. Il est sans doute plus surprenant de constater qu'aucune photographie n'illustre la réfection de l'imposante toiture. Il s'agit pourtant bien d'un choix puisque celle-ci était achevée et en place au moment où Durand est venu à Rouen, car elle apparaît dans les vues générales après restauration. Ce sont donc les ornements restitués, ceux des cadrans en plomb et les diverses parties de la décoration en plâtre recouvrant le pan de bois des deux façades du pavillon du Gros-Horloge, qui figurent dans l'album.
- 24 Les photographies illustrant cette partie du chantier ont plusieurs fonctions. Elles ont bien évidemment une valeur documentaire, car elles permettent de suivre l'état avant et après l'intervention à travers des vues d'ensemble et de détails, prises de face ou de trois-quarts, choix très probablement dictés par Sauvageot lui-même. En dehors de ces directives globales, Durand a de toute évidence bénéficié d'une grande liberté pour la réalisation des clichés : les choix des cadrages, le travail sur la lumière qui joue des reflets et permet d'accentuer certains volumes, attestent d'un parti esthétique qui fait de cet album un ensemble de grande qualité et d'une grande force visuelle. Ces photographies permettent aussi de justifier des choix de restauration proposés par l'architecte qui évoluent au fil des observations et des découvertes archéologiques menées in situ. Elles forment ainsi une sorte de colonne vertébrale à partir de laquelle Sauvageot élabore, nourrit et justifie son projet. De ce point de vue, elles attestent de

son approche respectueuse puisqu'il aborde le Gros-Horloge comme un « lieu de mémoire » sans que cela soit une contrainte, nous l'avons vu. Ainsi, il modifia certains détails comme les rinceaux de la frise au-dessus de la corniche des cadrans, dont le sens fut curieusement modifié. À l'inverse, les vues nous montrent que l'intervention a été particulièrement respectueuse en certains points : il apparaît par exemple, que les bas-reliefs des roues n'ont pas été entièrement refaits et qu'une partie seulement des arêtes et des ciselures a été reprise pour redonner de la vigueur au trait. Les imperfections subsistantes en sont la preuve. Certains morceaux ont cependant été moins habilement repris, notamment celui consacré à Vénus (Vendredi) qui montre des différences notables dans les détails des personnages et dans le crucifix sur le char.

- 25 L'usage de la photographie dans le cas de la restauration du Gros-Horloge de Rouen menée sous la direction de Sauvageot à la fin du XIX^e siècle, est d'une grande modernité et sans précédent dans sa carrière. Certes, celui-ci a très tôt utilisé de manière systématique la photographie pour illustrer ses projets de restauration⁴¹. Mais, tout au plus s'agissait-il d'intégrer une ou plusieurs images montrant l'état de dégradation de l'édifice. Ici, l'ambition est autre et le fait que l'intervention d'un photographe soit programmée dès le premier devis des travaux pour documenter la campagne – au moins pour les parties jugées les plus intéressantes – atteste de la démarche scientifique et respectueuse revendiquée par l'architecte. En effet, les enjeux sont d'autant plus importants que l'intervention porte sur l'un des monuments emblématiques de la Renaissance française et qu'il s'agit pour lui d'asseoir un peu plus sa réputation au sein du service des Monuments historiques.

NOTES

1. « Le Gros-Horloge », *La Normandie monumentale et pittoresque*, Le Havre, Lemale et Cie, 1894, p. 25.
2. Voir Françoise Boudon, « Le regard du XIX^e siècle sur le XVI^e siècle français : ce qu'ont vu les revues d'architecture », *Revue de l'Art*, n° 89, 1990, p. 39-56.
3. Voir Sophie Nasi, *Louis Sauvageot (1842-1908), architecte et restaurateur à Rouen*, Rennes / Rouen, PUR / PURH, 2010. Il s'agit de la publication sous une forme remaniée d'une thèse intitulée : *Un architecte et une ville à la fin du XIX^e siècle : Louis Charles Sauvageot (1842-1908) à Rouen. Constructions. Restaurations*, thèse de doctorat d'État sous la direction de Françoise Hamon, université de Paris IV, 2007. Concernant le chantier de restauration du Gros-Horloge, voir également du même auteur : « Une restauration emblématique : le Gros-Horloge de Rouen (1889-1893) », *Histoire de l'Art*, n° 56, avril 2005, p. 53-64.
4. Il avait restauré notamment l'église Saint-Jacques de Dieppe (1875), l'église d'Eu (1876) et la flèche de Caudebec-en-caux (1878). À Rouen, il était intervenu sur l'édicule de la Fierie de Saint-Romain et sur les principales églises de la ville (Saint-Maclou, Saint-Vincent, la cathédrale Notre-Dame...).
5. Voir Alfred Cerné, *Les anciens hôtels de ville, leurs beffrois et la grosse horloge*, Rouen, Lestringant, 1934, p. 43-54.

6. Voir L.-R. Delsalle, « Le décor de l'arcade du Gros-Horloge, Contribution à l'interprétation », *Bulletin des Amis des monuments rouennais*, octobre 2002-septembre 2003, p. 85-91.
7. Parmi les nombreux travaux rouennais de l'architecte et sculpteur Jean-Pierre Defrance (1694-1768), on peut citer les chœurs des églises de Saint-Maclou (1727) et de Saint-Vincent (1735). Architecte de l'abbaye de Saint-Ouen, on lui doit le plan général des bâtiments conventuels du XVIII^e siècle complété ensuite par Le Brument.
8. Voir Eustache de La Quérière, *Notice historique et descriptive sur l'ancien hôtel-de-ville, le Beffroi et la Grosse-Horloge de Rouen*, Paris, Aubry, Morel et Cie, Rouen, Herpin, 1864 ; Jules Adeline, *op. cit.* ; Georges Dubosc, *Rouen monumental au XVII^e et XVIII^e siècle, ...*, Rouen, Cagniard, 1897 ; A. Cerné, *op. cit.*
9. Le beffroi ne fut classé qu'en 1930 ce qui montre le peu d'intérêt que lui accordait la commission des Monuments historiques, contrairement aux autres éléments du Gros-Horloge.
10. Aubin-Louis Millin, *Antiquités nationales ou recueil des monuments...*, t. 3, Paris, M. Drocehin, 1791.
11. Négociant et juge consulaire, Eustache de La Quérière (1783-1867) voua sa vie à l'archéologie et à la défense du Vieux Rouen. On lui doit une soixantaine d'études sur la ville. Son ouvrage le plus connu, *Description historique des maisons de Rouen les plus remarquables par leur décoration extérieure et par leur ancienneté*, illustré par E.-H. Langlois, parut en 1821. Il fut membre de l'Académie de Rouen, de la société des antiquaires de France, de la commission départementale des Antiquités et de bien d'autres sociétés savantes.
12. Robert-Louis Hainaut, *Notice historique sur la Grosse-Horloge de Rouen. Son antiquité et sa remarquable conservation*, Rouen, Cagniard, 1887.
13. Jules Touzet : architecte municipal de Rouen de 1882 à 1889. On lui doit notamment quelques écoles, l'abattoir et le marché aux bestiaux.
14. Inspirée de la société des Amis des monuments parisiens de Charles Normand, la société rouennaise fut fondée le 8 juillet 1886 dans le but de défendre le vieux Rouen. Particulièrement influente, elle réunit les élites culturelles de la ville. On lui doit le sauvetage de nombreux édifices comme le « vieux logis » de la rue Saint-Romain à la fin du XIX^e siècle. Voir « Églises, hôtels, vieilles maisons de Rouen », *Bulletin des Amis des monuments rouennais* (numéro spécial du Centenaire), 1986.
15. Elle réunissait l'adjoint au maire Achille Lefort, les conseillers municipaux Garreta et Garnier, l'horloger Hénault, des érudits (Alfred Darcel, Charles de Beaurepaire, Gaston Le Breton, Maillet du Boullay, Georges Dubosc) et des architectes (Henri Gosselin, Louis Sauvageot, Lucien Lefort, Eugène Fauquet et Jules Touzet), pour la plupart membres de la commission départementale des Antiquités.
16. Lettre au directeur des Beaux-arts le 23 février 1890 (Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 81/76/283/149).
17. Louis Ricard (1839-1921) est sans doute la personnalité la plus marquante du Rouen républicain (maire de 1881 à 1886) puisqu'il fut l'un des rares représentants de la région à atteindre une envergure nationale, en devenant deux fois ministres. Sur le plan local, on retient surtout son sectarisme anticlérical. Voir Jean-Pierre Chaline et Anne-Marie Sohn, *Dictionnaire des parlementaires de Haute-Normandie 1871-1940*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 2000.
18. Entre autres travaux, nous retiendrons la poursuite de l'assainissement du quartier populaire dit de Martainville, la construction d'une dizaine d'écoles, l'agrandissement du Lycée et de plusieurs bâtiments d'enseignement supérieur.
19. Entré au service des Monuments historiques en 1868, il fut nommé Architecte en chef en 1872. Attaché à la commission l'année suivante, il en devint membre en 1887. Il démissionna lors de l'interdiction de cumul des fonctions en 1892. En 1897, il fut nommé Architecte en chef chargé de l'Ain, de la Saône-et-Loire, de la Loire, du Rhône et du Jura et des arrondissements de Beaune et de Compiègne. Entré au service des Édifices Diocésains en 1880, il fut chargé du diocèse de

Rouen en 1880, puis de Nantes (1884) et enfin de Beauvais (1886). De 1896 à 1902, il occupa la fonction d'Inspecteur général adjoint avant d'être nommé en 1904, Inspecteur général des Édifices Diocésains en remplacement de Corroyer. La région sud-ouest lui fut confiée.

20. La dépense autorisée s'élevait à 58 226,25 F (réduites à 49 483,13 F), ainsi répartie : 50 % sur les fonds des Monuments historiques (arrêté du 26/02/1890) ; 16 % sur les fonds du département (délibération du Conseil général du 15/04/1890) et 34 % sur les fonds de la commune (délibération du Conseil municipal du 25/04/1890).

21. Entreprises chargées des travaux : Requier, Rouen (maçonnerie et charpente) ; Monduit fils, Paris (plomberie) ; Bonet, Rouen (sculpture et moulages) ; Lucien Lavigne, Paris (peinture décorative) ; Albert Legrip, Rouen (dorure) ; Château père et fils (horlogerie) ; Petit aîné, Rouen (peinture ordinaire) ; Boulanger, Rouen (vitrerie d'art).

22. Nommé Inspecteur des travaux des Édifices diocésains de Rouen le 25 février 1882 sous la direction de Sauvageot, Henri Auguste Gosselin (1844-1902) fut également Inspecteur des travaux de restauration du Palais de justice et de la Fierie de Saint-Romain. Entre autres travaux personnels, on lui doit la restauration du chœur de l'église Saint-Nicaise à Rouen, la construction des sacristies des églises d'Harfleur et de Charleval, celle du clocher de l'église du Mont-aux-Malades de Rouen. Enfin, il restaura en 1891 l'hôtel du Bourgtheroulde, d'après le projet de Sauvageot.

23. Restauration du Gros Horloge à Rouen, rapport de l'architecte Louis Sauvageot, 15 novembre 1889 (Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 81/76/283/149).

24. Sur la voûte, Sauvageot se contenta de procéder à un rejointoiement général pour assurer sa pérennité. Bien que des traces de peinture et de dorure aient été identifiées, l'architecte n'évoqua jamais la possibilité de recréer le décor sur cette partie.

25. Perçue comme un monument charmant mais sans réelle valeur, la fontaine était pourtant très altérée par l'écoulement des eaux pluviales du beffroi. En 1894, une chute de pierres endommagea la cuisse de la figure féminine : Sauvageot limita l'intervention et la partie atteinte fut nettoyée puis enduite de cire chaude et colorée. La fontaine, victime des pluies acides, continua de se dégrader. Dans les années 1930, les parties les plus atteintes furent déposées à l'abri et remplacées par des copies (Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 81/76/283/149).

26. Rapport dressé par l'Inspecteur général Selmersheim, séance de la commission du 7 février 1890 (Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 81/76/283/149).

27. Lettre d'Achille Lefort, adjoint au Maire de Rouen au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts, le 23 avril 1889 (Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 81/76/283/149).

28. « Deux des pilastres de l'étage supérieur sont presque complets ; la saillie de l'un des pilastres de l'étage intermédiaire est encore apparente sur la façade à l'est. Du même côté, il existe, à la gauche du haut du cadran, toute une partie d'entablement [...] ; les amorces du même entablement se retrouvent à la droite du cadran. Le tracé d'appareil sur les fonds unis existe encore sur une assez grande surface. » (Restauration du Gros-Horloge à Rouen, rapport de l'architecte Louis Sauvageot, 15 novembre 1889, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 81/76/283/149).

29. Cet hôtel situé rue des Carmes, bâti pour Nicolas Romé, portait la date de 1525. Racheté en 1589 par la Cour des comptes, il fut agrandi aux XVII^e et XVIII^e siècles. Presque entièrement détruit lors des bombardements de juin 1944, il ne subsiste de cet hôtel que des vestiges de la façade conservés sur place. Voir I. Letteron, « Les hôtels de Rouen à la Renaissance », *L'architecture de la Renaissance en Normandie*, t. II, Condé-sur-Noireau / Caen, Éditions Charles Corlet / Presses universitaires de Caen, 2003, p. 115-119.

30. Sauvageot, dans son rapport du 15 novembre 1889, souligne la particularité du décor du pavillon : « Le fait d'une décoration importante extérieure exécutée en plâtre au XVI^e siècle, est,

croyons-nous, très rare. On connaît de nombreux exemples de cet emploi du plâtre à la Renaissance dans les décorations intérieures mais non au dehors. » (Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 81/76/283/149).

31. La question des finitions souleva un débat au sein de la commission des Monuments historiques : fallait-il laisser les nouvelles peintures et dorures en l'état ou atténuer leur aspect neuf et trop brillant par le recours à un artifice ? Le choix fut laissé à Sauvageot (P. V. de la visite de la commission des Monuments historiques à Rouen le 13 novembre 1891, Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 80/15/10).

32. *Ibid.*, séance du 22 février 1890 (Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 80/15/10).

33. Rapport dressé par Sauvageot le 4 octobre 1892 portant d'une part sur les travaux d'horlogerie et d'autre part, sur la description des sujets représentés sur les deux grandes roues mobiles (Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 81/76/283/149).

34. Jannie Mayer, « Les épis de faîtage et les plombs de couverture », *Bulletin de l'ICOMOS*, n° 40-41, 1997, p. 22-27.

35. Eustache de La Quérière, *Essai sur les girouettes, épis, crêtes et autres décorations des anciens combles et pignons*, ..., Paris, Derache, 1846, p. 7-8.

36. Colette di Matteo, « Les ateliers Monduit », *Le Mont-Saint-Michel, l'archange, la flèche*, Paris, Caisse nationale des Monuments historiques, 1987, p. 129.

37. *Gros-Horloge de Rouen par Durand*, s. d., 28 planches photographiques en noir et blanc, 44 cm x 31 cm (Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, Fo E 244).

38. Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 1996/089 : relevés de peintures murales, Gros-Horloge, décoration des zodiaques, Sauvageot, 1891.

39. Restauration du Gros-Horloge à Rouen, rapport de l'architecte Louis Sauvageot, 15 novembre 1889 (Charenton-le-Pont, Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, 81/76/283/149).

40. Les clichés ont également été déposés au service des Monuments historiques et rangés à part.

41. Dès la fin des années 1860, la présentation des rapports de restauration de Sauvageot devient systématique, avec des vues photographiques jointes ou collées sur la première page, en haut à gauche.

AUTEUR

SOPHIE NASI

Institut Catholique de Paris